
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00356054 7

LETTRE

A

UN HOMME DU MONDE

SUR LA

FRÉQUENTATION DU THÉATRE,

PAR

UN PENSEUR LIBRE.

Le théâtre s'est transformé ; il doit s'appeler autrement. C'est à présent l'amphithéâtre qu'il faut dire. *(Echo du Parlement.)*



BRUXELLES
H. GOEMAERE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
IMPRIMEUR PONTIFICAL.

1872

LETTRE A UN HOMME DU MONDE

SUR

LA FRÉQUENTATION DU THÉATRE.

A Monsieur X..., à Bruxelles.

CHER ET EXCELLENT AMI,

Vous m'écrivez pour vous excuser de ne pas avoir assisté à notre réunion d'hier au soir, et me communiquez le cruel désappointement que vous avez subi. Par complaisance pour quelques amis, vous êtes allé avec eux au théâtre ; on donnait la *Chatte blanche*, et vous ne vous doutiez guère de « l'immoralité de costumes, de gestes, de poses, de paroles et d'actions, dont cette vraie débauche exhibe effrontément l'interminable série. » « Plus humilié et révolté que vous ne pouvez le dire, » vous vous consolez, dites-vous, en me communiquant vos impressions et me demandez « de vous tracer une ligne de conduite pour l'avenir, et de vous fournir quelques arguments, pour pouvoir, le cas échéant, combattre dans le cercle de vos relations ordinaires, le théâtre contemporain. »

Ce que vous demandez de moi, mon cher Ami, n'est pas peu de chose ; quoi qu'il en soit, je vais vous communiquer quelques notes, prises çà et là, pour ma propre instruction et l'utilité des autres. Elles ne vous donneront pas un traité sur la matière, il s'en faudra de beaucoup, mais toutefois vous en saurez assez, je pense, pour pouvoir en tirer une conclusion pratique. Afin de procéder avec plus d'ordre, je divise la matière en quelques paragraphes.

§ I.

Le théâtre est-il une école de mœurs?

—

On l'a dit. Un audacieux a risqué la phrase et elle a fait le tour du monde, tout comme cette autre absurdité: « Il faut respecter toutes les opinions. »

J.-J. Rousseau, qui se connaissait, lui, en fait de licence, en parle bien autrement. Je cite différents passages de sa *lettre à d'Alembert, sur son Article Genève et particulièrement sur le projet d'établir un théâtre de comédie en cette ville* (1).

« Le théâtre, *qui ne peut rien pour corriger les mœurs, peut beaucoup pour les altérer. En favorisant tous nos penchants, il donne un nouvel ascendant à ceux qui nous dominent.* Les continuelles émotions qu'on y ressent, nous énervent, nous affaiblissent, *nous rendent plus incapables de résister à nos passions*, et le stérile intérêt que l'on prend à la vertu, ne sert qu'à contenter notre amour-propre, *sans nous contraindre à la pratique.* »

« La scène, en général, est un tableau des passions humaines, dont l'original est dans tous les cœurs : *mais si le peintre n'avait soin de flatter* ces passions, les spectateurs seraient bientôt rebutés, et ne voudraient plus se voir sous un aspect qui les fit mépriser d'eux-mêmes. Que s'il donne à quelques-unes des couleurs odieuses, *c'est seulement à celles qui ne sont point générales et qu'on hait naturellement.* Ainsi l'auteur ne fait encore en cela que suivre le sentiment du public; et alors ces passions de rebut sont toujours employées *à en faire valoir d'autres*, sinon plus légitimes, du moins plus au gré des spectateurs. *Il n'y a que la raison qui*

(1) Marmontel, étonné sans doute de ce que, cette fois, le grand sophiste servait si bien la cause de la vérité, a donné une prétendue réfutation de la *lettre :* son travail n'est qu'une longue confusion, qu'un long raisonnement à côté de la question.

ne soit bonne à rien sur la scène. Un homme sans passions ou qui les dominerait toujours, n'y saurait intéresser personne; et l'on a déjà remarqué qu'un stoïcien, dans la tragédie, serait un personnage insupportable.

Qu'on n'attribue donc pas au théâtre le pouvoir de changer des sentiments, ni des mœurs qu'il ne peut que suivre et embellir. »

« *Je sais bien que la poétique du théâtre prétend faire tout le contraire*, et purger les passions en les excitant: mais j'ai peine à bien comprendre cette règle. Serait-ce que pour devenir tempérant et sage, il faut commencer par être furieux et fou? »

« Le seul instrument qui serve à les purger est la raison, et j'ai déjà dit que la raison n'avait nul effet au théâtre. Nous ne partageons pas les affections de tous les personnages, il est vrai, car, leurs intérêts étant opposés, il faut bien que l'auteur nous en fasse préférer quelqu'un, autrement nous n'en prendrions point du tout: mais loin de choisir pour cela les passions qu'il veut nous faire aimer, il est forcé de choisir celles que nous aimons.... Ainsi le théâtre purge les passions qu'on n'a pas, et *fomente celles qu'on a.* Ne voilà-t-il pas un remède bien administré? »

« La comédie dont les mœurs ont avec les nôtres un rapport plus immédiat et dont les personnages ressemblent mieux à des hommes (que dans la tragédie) tout en est mauvais et pernicieux, tout tire à conséquence pour les spectateurs ; et le plaisir même du comique étant fondé sur un vice du cœur humain, c'est une suite de ce principe que *plus la comédie est agréable et parfaite*, plus son effet est funeste aux mœurs. »

---

§ II.

Que pensent du théâtre français ceux qui sont le plus à même de le comprendre ?

—

Le célèbre musicien Mendelsohn, écrivant à son père pourquoi il se refuse à faire de la musique d'opéra, nous édifiera à ce sujet.

« Il faut ajouter, dit-il, que, chez les Français, la condition principale est une de celles auxquelles il faut toujours s'opposer, même lorsque l'époque l'exige, et qu'on est prêt à faire toutes les concessions au goût du jour. *Cette condition essentielle est l'immoralité* . . . .

. . . .

l'effet est produit, mais je n'ai pas de musique pour cela ; c'est ignoble. Si l'époque actuelle pose de pareilles exigences à l'opéra, j'y renonce pour toujours ; je préfère faire de la musique religieuse. »

(*Citation du discours de M. Stein*, au 20e congrès catholique, à Dusseldorf, 8 septembre 1869.)

———

§ III.

Que pensent du théâtre les hommes de goût ?

—

Châteaubriand que nul, certes, n'accusera de trop de retenue, appréciait la scène moderne à sa juste valeur. Quand le célèbre Ozanam arriva à Paris, « il était porteur, dit Lacordaire, d'une lettre de recommandation de M. l'abbé de Bonnevie, chanoine de Lyon, homme de ce grand air sacerdotal, que j'ai vu à plusieurs membres de l'ancien clergé français, et qui avait tout ensemble la distinction de la nature et l'élévation de la grâce. M. de Bonnevie aimait les jeunes gens, il les accueillait bien, et la mémoire de son cœur lui a survécu plus que celle de ses sermons. La lettre qu'il lui avait donnée était pour M. de Châteaubriand. Ozanam la retint plusieurs mois sans en faire usage. Il ne pouvait se résoudre à franchir un seuil qui lui semblait gardé par la gloire elle-même. Enfin au premier jour de l'an 1832, il se décide, et, à midi précis, sonne en tremblant à la porte d'une *puissance de ce monde*, comme Charles X, à Prague, désignait M. de Châteaubriand. Celui-ci rentrait d'entendre la messe. Il reçut l'étudiant d'une manière aimable et paternelle, et, après bien des questions sur ses projets, ses études, ses goûts, il lui demanda, en le regardant d'un œil plus attentif, s'il se proposait d'aller au spectacle. Ozanam surpris hésitait entre la vérité, qui était la promesse faite à sa mère de ne pas mettre le pied au théâtre, et la crainte de paraître puéril à son noble interlocuteur. Il se tut pendant quelque temps par suite de la lutte qui se passait dans son âme. M. de Châteaubriand le regardait toujours, comme s'il eût attaché à sa réponse un grand prix. A la fin, la vérité l'emporta, et l'auteur du *Génie du Christianisme*, se penchant vers Ozanam pour l'embrasser, lui dit affectueusement : « *Je vous conjure de suivre le conseil de votre mère ;*

Vous ne gagneriez rien au théâtre, et vous pourriez y perdre beaucoup. »

Cette parole demeura comme un éclair dans la pensée d'Ozanam, et lorsque quelques-uns de ses camarades, moins scrupuleux que lui, l'engageaient à les accompagner au spectacle, il s'en défendait par cette phrase décisive : « M. de Châteaubriand m'a dit qu'il n'était pas bon d'y aller. »

(*Frédéric Ozanam*, par Lacordaire.)

---

§ IV.

Que va-t-on chercher au théâtre?

—

L'*Indépendance*, citée par le *Bien public* du 17 Déc. 1867, répond :

« Ce que le public va chercher dans un théâtre qui l'a habitué à tant de magnificences, c'est le spectacle, c'est la mise en scène, ce sont les costumes, les trucs, les décors, *les escadrons volants de ballerines et*, il faut bien le dire, *leurs nudités*.

« Sous tous ces rapports, *sous le dernier surtout*, je doute qu'on puisse aller plus loin qu'on n'a été hier soir (1). Le ballet du troisième acte, particulièrement, est une merveille, avec ses papillons de jour et de nuit, représentés, bien entendu par des *femmes, faisant ostentation de l'impudeur la plus cynique* (2). »

Vous voyez que l'on va voir au théâtre, les nudités de femmes faisant ostentation de l'impudeur la plus cynique. N'est-ce pas que le théâtre est une école de mœurs?

(1) Il s'agit du *Voyage de Gulliver*.

(2) Nous remplaçons par une phrase plus gazée l'expression trop crue de l'*Indépendance*. Le *respect* que nous professons pour le lecteur, nécessite ce changement.

§ V.

Que pensent du théâtre les auteurs des pièces qui s'y jouent ?

—

Voici comment s'exprime Alexandre Dumas fils, en dédiant au public la *Princesse Georges*.

Cher public,

« Il y a vingt ans que nous avons fait connaissance et nous n'avons pas encore eu à nous plaindre sérieusement l'un de l'autre. Ce n'est pas cependant que quelques esprits jaloux de cette bonne et longue entente n'aient essayé de semer les mauvais propos et la discorde entre nous, tout récemment encore, au sujet d'*Une Visite de Noces* et de l'ouvrage ici présent. On t'a crié plus que jamais : *N'y va pas ; c'est immoral.* Heureusement, toi et moi sommes habitués à ce mot-là depuis que nous sommes en relations, et, cette fois comme les autres, tu es venu voir de quoi il s'agissait ; tu y es même retourné, et, comme on insistait, tu y as couru avec tes amis, avec ta femme, avec ton fils. Tu n'y as pas mené ta fille ; *tu as eu raison. Il ne faut jamais mener sa fille au théâtre, disons-le une fois pour toutes. Ce n'est pas seulement l'œuvre qui est immorale, c'est le lieu.* Partout où l'on constate l'homme, il y a une nudité qu'il ne faut pas mettre devant tous les regards, *et le théâtre ne vit, plus il est élevé et loyal, que de cette constatation.* Nous avons à nous dire là, entre grandes personnes, à qui la vie réelle en a déjà appris long, *nous avons à nous dire des choses que les vierges ne doivent pas entendre.* Finissons-en avec l'hypocrisie de ce mot : *c'est immoral*, qui ne saurait s'adresser à nous, et sachons bien que, le théâtre étant la peinture ou la satire des passions et des mœurs, *il ne peut jamais être qu'immoral*, les passions et les mœurs moyen-

nes étant toujours immorales elles-mêmes. » (Citation du *Bien public* du 5 Janvier 1872.)

De ces aveux résultent plusieurs choses.

D'abord que, d'après Alexandre Dumas fils, qui ne parle qu'en pleine connaissance de cause, on le croira, le théâtre contemporain est immoral, et quant au lieu, et quant à l'œuvre ;

ensuite, que le théâtre, dans son immoralité avouée, vit de la constatation de la nudité ;

puis, *qu'il ne faut jamais mener sa fille au théâtre*, car *nous avons à nous dire des choses que les vierges ne doivent pas entendre ;*

partant, que les jeunes gens ne doivent pas être vierges, car *tu as eu raison* d'y courir *avec ton fils ;* oui même qu'ils ne peuvent demeurer vierges en fréquentant *une œuvre immorale* et *un lieu immoral*, où se disent *des choses que les vierges ne doivent pas entendre ;*

enfin, que le théâtre devient pour tous, hommes, femmes, gens mariés ou gens non mariés, un vrai lupanar, puisqu'il vit non pas seulement de la nudité, mais de la *constatation* de la nudité.

C'est dur, mais c'est vrai, et si l'on se récriait contre l'évidence, je répondrais avec l'éminent Archevêque de Malines : « Vous méritez d'entendre ce que vous ne craignez pas de pratiquer. Ce que vous osez montrer à tous les yeux peut bien arriver à vos oreilles, » (Conférence du 11 Janvier 1857), et avec le P. Félix : « C'est le caractère d'un siècle profondément corrompu, de ne plus permettre qu'on fasse entendre aux oreilles ce qu'il ose partout étaler aux regards, et de trouver étrange que l'on ose bien dire ce qu'il ne craint pas de faire. » (Conférence du 15 Mars 1857.)

---

§ VI.

Que pensent du théâtre les journaux antireligieux?

—

On connaît déjà l'opinion de l'*Indépendance*. En voici d'autres.

Opinion du *Journal de Liége :*

« En vérité, on doute si l'on rêve ou si l'on veille, lorsqu'on voit le théâtre descendre cette pente rapide. On se demande avec un certain effroi ce que la scène pourrait bien nous réserver pour un peu plus tard. On dirait vraiment *qu'elle s'étudie à obscurcir chaque jour davantage le sens moral déjà si oblitéré du public*. Il rit et ne siffle pas: il suit l'exemple de Paris. Il s'expose de gaîté aux *mêmes dissolvants sociaux*. (Citation du *Bien public* du 30 Janvier 1872.)

« Il y a longtemps que nous sommes édifiés sur le théâtre de M. A. Dumas fils; c'est de la vie parisienne, dans toute son élégante corruption; c'est de l'immoralité de parti pris, cherchant à étaler à la lumière de la lampe, toutes les plaies de ces existences sans honneur et sans principes.

« La *Visite de Noces* et la *Princesse Georges* procèdent de cette oblitération du sens moral si commune aujourd'hui dans la littérature française. Et Dumas fils en convient avec une désinvolture qui montre combien il compte sur la complicité de son public, pour savourer des peintures qui sont une honte pour le théâtre. Il fait, dans une lettre placée en tête de la *Princesse Georges*, une théorie du théâtre qui indique bien jusqu'où est aujourd'hui tombé l'art qu'ont illustré les grands génies de la littérature dramatique. Pour M. Dumas, le théâtre est essentiellement immoral; car pour lui, l'art consiste à photographier le côté vicieux, infect de la nature humaine; au lieu d'élever l'homme, il le dégrade; au lieu d'instruire et de moraliser la foule, il la repaît du spectacle des scandales

et des orgies de la vie licencieuse. » (Citation de l'*Ami de l'Ordre*, reproduite par le *Bien public* du 13 Janvier 1872.)

Cette citation, l'excellent journal l'*Ami de l'Ordre*, la fait suivre des réflexions suivantes : « Le *Journal*, il est vrai, borne ses anathèmes aux pièces de M. Alexandre Dumas fils, mais qui ne sait que les dramaturges ne diffèrent de lui, la plupart du temps, que par l'infériorité du talent ? Chez tous, presque toujours la donnée est la même : réhabilitation de l'adultère, de la fille-mère et de l'enfant naturel, et les péripéties de l'action s'en vont de plus en plus vers un cynisme, dont le théâtre ancien seul a donné des exemples. »

Le *Journal de Liége* attribue au théâtre la chute de la France :

« Comment veut-on qu'une nation où de pareilles monstruosités sont, non-seulement possibles, mais applaudies, ne tombe pas dans la décomposition ? » (*Loco cit.*)

A quoi l'*Ami de l'Ordre* ajoute avec raison :

« L'observation est fondée, mais regarde-t-elle la nation française seulement? Est-ce que ces « monstruosités-là » ne sont pas « applaudies » chez nous autant que chez nos voisins, et non-seulement ces « monstruosités-là, » mais encore celles d'Offenbach, par exemple, et d'Hervé, et de tant d'autres ? N'a-t-on pas joué sur nos principaux théâtres les ignobles féeries qui, pendant les dernières années de l'empire, faisaient courir *tout* Paris aux représentations de la *Biche au bois*, etc. ? Nous l'avons dit, ce qui est immoral, est immoral pour tout le monde, et pour toutes les nations, et il est dans la nature des « décompositions » morales aussi bien que des décompositions physiques, de ne point se limiter. Elles sont envahies par essence, et si on ne les arrête, elles ne laissent rien debout. »

Opinion de *l'Etoile belge*.

« *L'Etoile*, elle aussi, apporte sa condamnation. « M. Alexandre Dumas fils, dit-elle, a une manière à lui de justi-

fier l'immoralité de ses pièces de théâtre. Voici en quels termes vraiment cyniques il s'exprime sur ses œuvres, dans une lettre placée comme une préface en tête de la *Princesse Georges.* « Suit l'extrait de la lettre *au public*, donnée plus haut. (Voir p. 10.) *L'Etoile* ajoute : « Allez donc au théâtre après cela surtout pour y entendre les pièces de M. Alexandre Dumas fils ! »

(*Ami de l'Ordre*, cité par le *Bien public* du 13 Janvier, 1872.)

Opinion de l'*Echo du Parlement.*

« M. A. Dumas fils, croit être moral parce qu'il substitue le scalpel à la plume et la pathologie morale à la littérature, mais inconsciemment (?) *il caresse le vice* et matérialise la pensée. En prodiguant les mots scabreux et les tableaux risqués, *il initie au mal les âmes innocentes*, il stimule les esprits blasés, *et il crée de la sorte l'émulation dans la dépravation.* En un mot, M. Dumas fils se figure être Juvénal, quand il joue le rôle de Pétrone. *Une Visite de Noces* vient de *combler la mesure. Jamais auteur n'avait été aussi loin; la hardiesse poussée à ses limites extrêmes prend le nom d'impudence.* Ici nous nous trouvons en présence de la plus triste des maladies morales. L'art dramatique s'est engagé franchement dans une voie nouvelle, le théâtre s'est transformé ; il doit s'appeler autrement, c'est à présent l'amphithéâtre qu'il faut dire. »

(Citation du *Bien public* du 9 Novembre 1871.)

Opinion de *La Discussion*, organe radical.

« Il y a un peu plus d'un an, M. Alexandre Dumas fils écrivait, dans une lettre aussi spirituelle que prétentieuse, les lignes suivantes :

« Il faut que la France vive de privations, qu'elle passe les nuits, qu'elle ne danse plus, qu'elle soit recueillie, modeste et patiente, que le père travaille, que la mère travaille, que les enfants travaillent, que les serviteurs travaillent, jusqu'à ce qu'elle ait reconquis l'honneur de la maison. Il faut que lors qu'on entendra de par le monde le grand bruit régulier et

continu que fera le travail universel, à quiconque demandera : quel est ce bruit? chacun puisse répondre : C'est la France qui se libère et se transforme. »

Il est juste qu'après avoir donné de si bonnes leçons, M. Dumas fils se soit mis à l'œuvre sans tarder. Il a donc travaillé, lui aussi, à transformer et à régénérer la France — et il a produit *Une Visite de Noces.*

« Si tous les pères, toutes les mères, tous les enfants et tous les serviteurs imitent son exemple, quand le monde se demandera : Quel est ce bruit? chacun bientôt pourra répondre : C'est la France qui se décompose. Œuvre malsaine entre toutes, choquante même pour les oreilles masculines, la *Visite des Noces* est bien le reflet de la civilisation parisienne. Pour qu'un homme de génie trouve plaisir à imaginer des situations pareilles, *il faut que cette civilisation soit parvenue au dernier degré de la corruption. Habituer les femmes à entendre les crudités les plus cyniques, les introduire dans le monde des choses malhonnêtes, et faire en sorte, grâce au talent de l'exposition et de toutes les séductions de l'esprit, qu'elles ne s'effarouchent plus de rien et que les expressions les plus brutales soient aussi familières à leurs oreilles que la voix de leurs enfants, voilà la tâche que semblent maintenant se donner à l'envi les romanciers et les dramaturges parisiens.*

« La pièce de M. Dumas n'a qu'une raison d'être ; elle est dans les goûts du public : *plus une œuvre d'art est inconvenante, plus on s'accorde aujourd'hui à la trouver belle*, et quand un écrivain se pique de régénérer une nation, comment résisterait-il au courant des mauvaises mœurs ! »

(Citation du *Bien public* du 14 Novembre 1871.)

Et qu'on ne dise pas que tout cela ne s'applique qu'aux pièces d'Alexandre Dumas fils : la première partie du jugement de l'*Indépendance* s'adresse au théâtre en général ; il en est de même de la première opinion du *Journal de Liége; l'Echo du Parlement* ne précise pas quand il dit : « L'art dramatique s'est engagé dans une voie nouvelle; le théâtre s'est transformé ; il doit s'appeler autrement. C'est à présent l'am-

phithéâtre qu'il faut dire ; » *La Discussion* flagelle parfaitement bien ce que la scène, de nos jours, nous apporte d'ordures, quand elle dit franchement : « Plus une œuvre d'art est inconvenante, plus on s'accorde aujourd'hui à la trouver belle. » C'est très juste, et jugez d'après cela des pièces les plus courues.

---

§ VII.

Quelle est sur le théâtre l'opinion de la théologie ?

—

Voici comment s'exprime le cardinal Gousset, le vulgarisateur, en France, de la théologie de S. Alphonse de Liguori, ce savant et saint évêque qui fut, dit Mgr Dechamps, « accusé de relâchement par le rigorisme des derniers siècles » (1) :

« Ceux qui composent ou qui représentent des pièces de théâtre *vraiment obscènes*, comme certaines comédies ou tragédies où l'on ne respecte ni la vertu ni la sainteté du mariage, *pèchent mortellement* (2).

« On ne peut, sous peine de péché mortel, concourir à aucune représentation notablement indécente, *valde turpis*, ni par abonnement ou souscription, ni par applaudissement. *Il y aurait aussi péché mortel pour les simples spectateurs qui assisteraient à une représentation notablement obscène pour le plaisir honteux que cette représentation peut occasionner.* Mais il n'en est pas de même de ceux qui n'y assistent que par curiosité ou par récréation ; ils ne pèchent que véniellement, pourvu qu'ils se proposent de résister à tout mouvement charnel qui peut survenir, *ou qu'ils n'aient pas lieu de craindre de se laisser aller à quelques fautes graves* (3).

« Cependant, il serait difficile d'excuser de péché mortel un jeune homme qui, sans nécessité, voudrait assister au spectacle, dans le cas dont il s'agit ; à moins qu'il ne fût d'une conscience très timorée, et qu'il ne pût s'autoriser sur sa propre expérience. Encore faudrait-il dans ce dernier cas, que

(1) La Vie des Plaisirs, p. 35.
(2) S. Alph. de Liguori, liv. III, n° 427 ; Sanchez etc.
(3) Ibidem.

son exemple ne fût pas une occasion pour d'autres jeunes gens d'assister à des représentations indécentes (1).

« Si les choses représentées ne sont pas notablement obscènes, et *si la manière de les représenter ne blesse point gravement les mœurs*, il n'y a que péché véniel à assister au spectacle sans raison légitime. On excuse même de tout péché ceux qui ont quelque juste cause d'y assister. Ainsi, par exemple, une femme mariée peut sans péché assister au spectacle de peur de déplaire à son mari, un fils ou une fille afin d'obéir à son père. Mais ceux mêmes qui sont obligés d'aller au spectacle, comme ceux qui croient pouvoir y aller, doivent se tenir en garde contre le danger. »

(*Théologie morale*, p. 207, Ed. 1844.)

Ainsi s'exprime le savant prélat. Permettez-moi maintenant quelques réflexions par rapport aux phrases soulignées.

Si ceux qui composent ou représentent des pièces vraiment obscènes, pèchent mortellement, est-ce que ceux qui vont voir ces pièces comme on va les voir aujourd'hui, tout juste à cause des tableaux graveleux, sont plus excusables? Et ne doit-on pas avouer que les pièces les plus courues de nos jours sont vraiment obscènes? Qui pourrait en disconvenir, quand on sait que grâce à la parcimonie des costumes et à la perfection dont ce vernis léger s'adapte au corps, *les escadrons volants des ballerines font ostentation de l'impudeur la plus cynique.* (*Indépendance.*)

Et quand on sait ce que sont les pièces les plus en vogue, les représentations à la mode, quand on sait qu'elles ne sont autre chose que la *constatation de la nudité*, quand on sait qu'elles sont pleines *de choses que les vierges ne doivent pas entendre*, quand on sait que d'après Alexandre Dumas fils, pour aller au théâtre contemporain on doit avoir cessé d'être vierge, peut-on dire de bonne foi, qu'on va au spectacle pour autre chose que *pour le plaisir honteux que de telles représentations*, je ne dis pas notablement, *mais essentiellement obscènes, peuvent occasionner?*

(1) Ibidem.

Supposens qu'on n'y aille point de plein gré, mais (et c'est votre cas) qu'on s'y laisse entraîner par faiblesse ou par complaisance, attendu qu'on n'ignore pas, que de nos jours, la scène *s'étudie à obscurcir chaque jour le sens moral déjà si oblitéré du public* (*Journal de Liége*) ; attendu que le théâtre est devenu un *amphithéâtre* (*Écho du Parlement*) ; attendu qu'aujourd'hui les pièces les plus vantées sont tout juste les plus inconvenantes, peut-on bonnement espérer, qu'en y assistant *on ne se laisse aller à quelques fautes graves ?*

Et peut-on dire, abstraction faite du fond des pièces, que *la manière de les représenter ne blesse point gravement* les mœurs, après les jugements si expressifs et si mérités des feuilles même antireligieuses, après que la plus importante de toutes, nous y désigne avec dégoût, des femmes impudentes et impudiques *faisant ostentation de l'impudeur la plus cynique.*

Enfin croyez-vous, comme les simples et ceux qui ont intérêt à s'illusionner, que le niveau moral soit plus élevé sur une grande scène, que sur les tréteaux du petit théâtre bourgeois? « Pour moi, disait une dame, je me garderais bien d'aller ailleurs qu'au grand théâtre ; là du moins on est sûr de ne pas compromettre sa dignité. » « Madame, lui répondit-on, vous vous abusez étrangement : j'ai vu faire et entendu dire au grand théâtre, exactement ce que j'avais vu faire et entendu dire sur une petite scène des faubourgs ; seulement, on l'y disait et on l'y faisait avec plus de raffinement et en plus beau lieu. »

Maintenant, suit-il de tout ce que je viens de dire, que je condamne le théâtre en général?

Nullement ; mes remarques ne tombent que sur les pièces immorales en soi, ou représentées de manière à blesser gravement les mœurs, comme le sont ordinairement, il faut bien l'avouer, les représentations les plus courues aujourd'hui.

Au reste, la question vous sera clairement résolue par le passage suivant, traduit de la *théologie à l'usage du Grand Séminaire de Malines :*

« Que doit-on penser de la fréquentation du théâtre?

« R. 1° Les spectacles de théâtre ne sont pas mauvais en soi ;

mais il faut en dire ce que S. Thomas dit des représentations comiques, 2. 2. *quæst.* 168, *art.* 3. *ad* 3 : « La profession de comédien, qui tend à donner du divertissement aux hommes, n'est pas de soi illicite; aussi, les comédiens ne sont pas en état de péché mortel, pourvu qu'ils exhibent leurs représentations avec modération, c'est-à-dire, qu'ils n'y usent pas de paroles et n'y fassent pas des actions illicites et ne se servent de leur art pour des choses défendues ou à des temps indus.

« Si donc les spectacles n'étaient viciés ni par la turpide des choses représentées, ni par la déshonnêteté et l'impudeur des gestes, des paroles et d'autres circonstances, il ne faudrait nullement les réprouver.

« R. 2°. *La plupart des spectacles qui se donnent aujourd'hui sur les théâtres, sont gravement mauvais; la plupart du temps, y apparaissent des actrices et d'autres personnes déshonnêtement vêtues, on y représente des actions mauvaises, on y récite, on y chante des choses illicites, impies, obscènes, les passions et les instincts pervers y sont excités, et d'autres circonstances, qui mettent les assistants en péril de péché grave, s'y rencontrent généralement.*

« *Donc, pèchent gravement: ceux qui donnent de telles représentations; ceux qui les favorisent par des souscriptions; également, ceux qui y assistent indistinctement (promiscue).* »

De là, S. Charles Borromée, dans le 3e Conc. prov., a statué comme suit : « Que le prédicateur réprouve constamment les attraits de péchés publics, que les hommes, trompés par l'erreur d'une coutume dépravée, considèrent comme des riens dont on ne doive s'inquiéter... les spectacles et les choses lubriques de ce genre, qui tirent leur origine des mœurs païennes et sont opposées à la discipline chrétienne, il les vouera constamment au mépris. Il démontrera quels inconvénients et quelles aberrations publiques se répandent ainsi dans le peuple chrétien. Il confirmera le peuple dans cette opinion par les arguments que fournissent des hommes aussi graves que Tertullien, Cyprien le Martyr, Salvien et Chrysostome. »

Il est dit que ceux qui assistent *indistinctement* aux specta-

cles de nos jours, pèchent gravement, car si quelqu'un assistait seulement à ceux-là, dans lesquels il saurait ou prévoirait que rien de gravement pernicieux ne s'y rencontrerait, et que lui-même n'y subirait aucun péril de perversion, un tel par cela même ne pécherait pas mortellement.

Même S. Alph. de Lig. liv. 3, n. 427, parlant des spectacles indécents (1), dit : « A part le péril de délectation déshonnête, je n'inculperais pas de péché mortel les simples spectateurs, sans qui les représentations se donneraient tout de même ; car ils ne sont ni la cause de cette représentation indécente, n'y influant pas positivement, ni l'occasion, car, comme on suppose, sans eux le spectacle aurait également lieu. Il faut faire une exception pour le clergé séculier et régulier qui ne pourrait assister à de telles pièces sans gravement scandaliser les laïcs, comme enseigne très bien Benoît XIV, *du Syn.* liv. III, ch. 10, et aussi pour les laïcs sans qui le spectacle n'aurait pas lieu. Mais je n'excuserais aucunement (2) de péché mortel un jeune homme qui, sans nécessité, voudrait simplement par curiosité, assister à de tels spectacles, à moins qu'il n'ait la conscience fort timorée et n'ait plusieurs fois expérimenté, qu'en les voyant, il n'a jamais péché mortellement; pourvu toutefois que par son exemple il ne fournisse à d'autres jeunes gens l'occasion d'assister à ces représentations indécentes (3). »

Ensuite la *Théologie* cite le passage du Card. Gousset qui commence par ces mots : « Si les choses représentées ne sont pas notablement obscènes, etc. » V. p. 18.

(1) Le cardinal Gousset traduit par *indécent* le mot *turpis* de S. Alphonse; je m'abrite derrière cette autorité.

(2) On voit que S. Alphonse est un peu plus sévère ici que le cardinal Gousset.

(3) *Tractatus de Sacramento Pœnitentiæ*, p. 314.

§ VIII.

Jugement de S. G. Mgr l'Évêque de Gand sur le théâtre contemporain.

—

« Un troisième sujet de douleur, c'est la fréquentation des spectacles, qui fait de déplorables progrès dans toutes les classes de la société, celle des spectacles flamands aussi bien que celle des français. On appelle le théâtre une école de mœurs, *oui, de mauvaises mœurs,* où l'on enseigne ce que des cœurs chastes devraient toujours ignorer. La fréquentation assidue des théâtres, l'abonnement au théâtre sont incompatibles avec la vie chrétienne et empêchent le pénitent de recevoir les fruits de la sainte absolution. » (Sermon prononcé dans la cathédrale de Gand, à la fête de Pâques 1872. Résumé donné par le *Bien public* du 2 Avril 1872.)

—

Avant de terminer, laissez-moi, mon cher Ami, vous mettre sous les yeux une page éloquente d'un de nos conférenciers modernes :

Au théâtre « on va voir le triomphe des femmes perdues de mœurs, des jeunes gens débauchés, des valets fripons, des filles coupables. On va applaudir le serviteur qui trompe son maître, le fils qui trompe son père, la femme qui trompe son mari. La candeur des honnêtes gens y est représentée comme une sottise, les traits de malice et de friponnerie passent pour des tours adroits ; la prodigalité y semble excusable, pourvu qu'elle prenne certains dehors ; l'étourderie, la vanité et la dissolution de la jeunesse excitent perpétuellement l'intérêt à cause des couleurs agréables dont on les pare ; et comme si la vertu ne trouvait pas assez d'obstacles autour d'elle, on lui en crée de nouveaux, tantôt en la représentant sous les traits de l'hypocrisie, tantôt en lui donnant le ridicule de la mauvaise humeur.

« Voilà les fables que l'on voit sur la scène. Voilà les mœurs qu'on y

va applaudir. Ah! quand vient l'heure où le théâtre s'ouvre, s'il nous était donné d'arrêter à la porte les familles chrétiennes qui s'y pressent, nous nous adresserions à chacun de leurs membres pour leur dire :

« Vous êtes père : titre sacré qui vous donne l'autorité et pour lequel la religion et les lois demandent à vos enfants respect, amour, obéissance ; et ce titre, vous souffrez qu'on l'avilisse sous vos yeux en vous peignant ou comme un tyran qui s'oppose aux inclinations les plus légitimes de la nature, ou comme un homme ridicule, plein de manies et de préjugés, dépouillé, dans la maison même où il doit régner, de tout prestige et de tout crédit. A quelle école conduisez-vous vos fils ?

« Vous êtes mère : titre aussi doux qu'il est grand, et qui donne à votre intercession, à vos larmes, le caractère d'une faiblesse toute-puissante. Mais cette intercession, le théâtre la met au service de l'iniquité ; ces larmes, le théâtre les fait couler pour excuser la dépravation du vice. Dieu vous a créées, mères chrétiennes, pour empêcher le mal ou pour le réparer, et le théâtre fait de vous les auxiliaires et les complices de tous les abus et de tous les excès. A quelle école conduisez-vous vos filles ?

« Époux chrétiens, vous vous êtes promis une mutuelle fidélité et vous ne voyez pas qu'en fréquentant le théâtre vous allez affaiblir en vous l'un pour l'autre les sentiments qui doivent faire à jamais et votre honneur et votre joie. Le théâtre aurait-il le moindre attrait pour la méchanceté humaine, si l'on n'y voyait les maisons troublées par l'intrigue et souillées par l'adultère? Allez rire de ces infidélités honteuses, pour apprendre à les commettre, pour les excuser au moins, pour rendre vos relations plus difficiles, votre humeur plus chagrine, et vous faire rêver au fond de l'âme, par l'ardeur de vos convoitises, ce péché favori de la scène à qui vous n'accordez tant de regards que parce qu'il est le désir favori et constant de votre âme. Mari crédule, à quelle école conduisez-vous votre femme?

« Je le veux cependant, vous échapperez à la tentation ; mais l'enfant à qui vous venez de l'offrir, n'en est-il pas dès le premier coup le jouet et la victime? Ramenez-le dans votre demeure, cet innocent que vous avez perdu. Dites-lui que l'heure du repos est venue, et cherchez sur son front le baiser de la tendresse filiale. Vous veillerez encore auprès de sa couche, mais vous n'y serez pas seul. Vous avez ramené avec vous, sans vous en douter, un cortége brillant d'actrices et de comédiens qui apparaîtront en rêve à votre enfant et qui prolongeront pour lui, dans une nuit pleine d'agitations, les plaisirs coupables de la soirée. Le lendemain il y rêvera encore ; bientôt l'étude, la retraite,

les joies de la famille, vont lui devenir insupportables. Vous vous en apercevrez, il sera trop tard; vous vous repentirez de votre faiblesse, il sera trop tard. Vous vous promettrez de ne plus exposer à de tels périls ces âmes encore si neuves, il sera trop tard, mille fois trop tard! Non, vous ne conduirez plus vos fils au théâtre, mais ils y iront à votre insu. Votre surveillance sera trompée, vos précautions les plus habiles seront déjouées; un an, deux ans se passeront, et ce jeune homme que vous croirez peut-être encore le plus innocent de son âge, n'aura plus pour vous ni respect ni affection; sa vie s'écoulera en intrigues avant même que vous les ayez soupçonnées, et le jour, le jour où tout sera découvert, quand votre autorité indignée se relèvera pour frapper et punir, quand votre main s'étendra sur une tête rebelle pour la menacer de la malédiction, les yeux de votre fils n'auront plus de larmes, ses genoux ne fléchiront plus, son front se redressera de toute l'impudeur du cynisme, et de ses lèvres railleuses s'échappera, en réponse à vos malédictions, cette parole qu'il aura apprise au théâtre : « Je n'ai que faire de vos dons. »

(L'abbé Besson, *Conférence sur le théâtre.*)

Voilà, me paraît-il, mon cher Ami, ce que je puis vous communiquer de plus intéressant et de plus décisif sur cette question. Je vous l'envoie comme l'expression de l'ardent désir que j'ai, de pouvoir aimer toujours en vous une âme chaste et un cœur que le vent des passions n'a pas desséché. Acceptez ces quelques pages avec la fraternelle confiance qui distingue notre amitié, et procurez-moi toujours le plaisir si doux de pouvoir vous être utile.

Votre bien dévoué,

G...., penseur libre.



Bruxelles, imprimerie pontificale de H. Goemaere